

## NOTE SUR LES ADVERBES IDEOPHONIQUES DU MANDINKA

G. DUMESTRE

Il sera ici brièvement question de la soixantaine d'"adverbes idéophoniques" présents dans le Lexique Mandinka-Français de D. Creissels, S. Jatta et K. Jobarteh (MANDENKAN, n° 3, Printemps 1982). Ce terme désigne pour les auteurs "des formes idéophoniques qui, outre des particularités phonétiques remarquables, se caractérisent syntaxiquement par leur compatibilité avec un seul verbe ou avec un groupe très limité de verbes- ce qui les érige en véritable classe syntaxique du mandinka". Plusieurs éléments dans cette définition inclinent à penser que ces adverbes idéophoniques sont semblables à ce que nous nommons "adverbes expressifs" en bambara (voir Afrique et Langage, 15, 1981).

On remarquera tout d'abord que les 63 items se présentent avec une consonne finale, ce qui les distingue des autres lexèmes de la langue, qui ne peuvent admettre que la nasale  $\eta$ . Cette consonne  $\eta$  n'apparaît que dans moins de 5% des cas en finale des adverbes, de sorte que pour la plus grande part, ce caractère phonétique (occurrence d'une consonne autre que  $\eta$  en finale) est suffisant pour déterminer l'appartenance d'un terme à la catégorie des adverbes idéophoniques. La différence avec le bambara est ici très nette, puisque dans ce dernier parler la finale consonantique est possible, mais réalisée dans une minorité de cas.

Toujours à propos des caractères phonétiques, il est à noter que le mandinka opère une sélection quant aux consonnes mises en jeu. D'une façon générale, les consonnes occlusives sourdes sont sur-représentées : en finale, t et k apparaissent plus d'une fois sur trois ; à l'initiale, les quatre consonnes sourdes sont présentes dans plus de la moitié des exemples. Comme en bambara, les consonnes c et surtout p ont une fréquence disproportionnée par rapport à celle qui est la leur pour l'ensemble du lexique. Parallèlement, les

Formes: ainsi pírim / píram , páfat / pápat , tólom / yólom . A cela s'ajoutent des phénomènes de tronçaison qui semblent assez spécifiques du domaine des adverbes expressifs (et qu'on retrouve en bambara dans le cas des redoublements partiels): táraw / táw , yólom / yóm , yélef / yáf .

On note que tous les adverbes idéophoniques du mandinka sont affectés d'un ton haut. Là encore, le rapprochement avec le bambara est évident . Mais il s'agit peut-être, plutôt que d'un ton haut, d'une réalisation haute, ou sur-haute, sur une base lexicale, qui , dans d'autres contextes (emploi verbal par exemple), est affectée de son ton propre , haut ou bas . C'est le cas en bambara, c'est aussi le cas en dioula d'Odienne. Les exemples fournis par le lexique ne sont pas suffisants pour trancher la question (les lexèmes idéophoniques se prêtent peu à la composition et la dérivation : 8 cas seulement sont recensés); mais on remarque cependant , à côté de póloc et póloci , kúleet et kúleeti , yélef et yélefu , pour lesquels les tons sont identiquement hauts, le cas de cànfu / cànsu , dont le sens et la forme indiquent qu'ils doivent être rapprochés de cás et cásu . Quant à púrut et púrti , il faudrait s'assurer qu'il s'agit bien, dans tous les cas, d'une base verbale à ton bas . En effet , le "même" púrti est attesté en bambara et aussi en xasonga avec un schème bas .

A travers les traductions, il apparaît que les adverbes idéophoniques fonctionnent d'une façon analogue à celle de leurs correspondants bambara: ils sont "associés" à un verbe dont ils "intensifient" le sens. Plus exactement, ils semblent liés à une notion unique qui peut être exprimée à travers un ou plusieurs verbes ; ainsi wásak est-il associé à jùruma , bòŋ , sári , trois lexèmes verbaux qui ont en commun le sème "verser" ; de même pít , avec les verbes séŋ et fádi qui renvoient à la notion de "frapper". Comme en bambara, il s'agit le plus souvent de purs intensifs; d'où les nombreuses traductions "idée de rapidité", "évoque la brutalité". Mais les adverbes idéophoniques peuvent aussi "peser" sémantiquement sur le verbe, soit que celui-ci soit de sens

très général (táa "partir"), soit dans le cas où plusieurs adverbes sont en concurrence pour un seul lexème verbal . Le corpus fournit ainsi quatre termes de renforcement pour le radical fiŋ "être noir" : hót , nót , míl , kím . Il est probable que les deux premiers sont des variantes , et qu'il existe au moins trois possibilités de renforcement . De la même manière, pour kóyi "blanc", un des adverbes renvoie à l'idée de "blancheur éclatante" (fér) , et deux autres (léw, wéj) à celle de "propreté" . Là encore, le parallélisme avec le fonctionnement en bambara est frappant, jusque dans le fait que certains supports ( et ce sont les mêmes dans les deux langues ) sont plus que d'autres aptes à recevoir des renforcements adverbiaux .

S'il existe de nombreux points de convergence entre les faits des deux langues, il est à contrario remarquable de constater à quel point les formes peuvent différer du mandinka au bambara . Sans doute ce type de vocabulaire est-il particulièrement sensible au changement (à l'intérieur du bambara même on note une variété de termes très importante), sans doute également ne sont consignés ici qu'une faible partie de ces termes idéophoniques , difficiles à recenser . Il n'en reste pas moins que les rapprochements qui peuvent être effectués constituent l'exception ; à notre connaissance , les seuls termes communs sont tép, kúday, féw et léw .

Dernier point , en forme de point d'interrogation. On peut expliquer les formes verbales póloci , cásu , yélefu par l'existence d'un processus de dérivation de type épenthèse vocalique . Un seul cas de cette espèce est à notre connaissance attesté en bambara . Mais comment expliquer alors púrut et púrti , dans la mesure où il est clair que púrti, attesté en xasonga et en bambara , n'est pas dérivé de púrut ? Faut-il admettre que le processus peut fonctionner dans les deux sens ( épenthèse et amuïssement)?